

ANITA
GUYOT

COMMENT J'AI ATTRAPÉ LE
« VIRUS BIPOLAIRE »
À BORD DU PONANT

Anita Guyot

Comment j'ai attrapé le "virus bipolaire" à
bord du Ponant

© Anita Guyot, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5757-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Du même auteur

Parcours à soi, 2017, Éditions Persée

Ma grande boucle australe sur le Ponant du 3 au 18 novembre 2018

Départ Montevideo

Retour Ushuaïa

À ma fille Paola,

7 h 30, Cabine 302, Pont 3, tout à l'avant du navire, la voix du commandant résonne dans le haut-parleur :

« Chers passagers, excusez-moi de vous réveiller, mais d'ici quinze minutes, nous allons croiser notre premier iceberg à bâbord et ceci est extrêmement rare à cette latitude ».

Nous nous trouvons quelque part dans les quarantièmes rugissants, des vagues énormes d'une hauteur de cinq, six mètres, un vent établi à 45 nœuds et à moitié endormie, j'ai du mal à me resituer.

Quinze minutes, je dois agir vite, raisonner, prioriser, enfiler mon jogging, mon nouvel imperméable Ponant acheté à bord (105 euros avec mon crédit premier client de 200) et mon écharpe pour protéger ma gorge qui me pique depuis hier.

Est-ce le résultat de la climatisation dont je n'ai pas l'habitude ou plutôt, le prix à payer pour mon audace à passer trois heures au soleil sur la terrasse extérieure au Pont 6 ?

Qu'importe, aujourd'hui, je remplacerai le chocolat chaud et mon cappuccino par de l'eau chaude au miel et citron.

Je sors dans les coursives, Pat est encore aux toilettes mais mon impatience légendaire et mon excitation sont au pic de mon enthousiasme et je me lance en direction du salon d'observation au sixième.

Deux secondes de réflexion, quel sens ?

Où est bâbord ?

Et me voilà lancée.

Est-ce que je prends l'ascenseur pour aller plus vite ? Non, un peu de sport dans les escaliers ne me fera pas de mal.

D'ailleurs ça fait deux jours que je me dis que je vais faire du vélo en salle de sport. Le premier jour, notre journal de bord nous signale une réunion explicative obligatoire pour nous partager les informations nécessaires à notre expédition à

terre. Et aujourd'hui, cet iceberg.

Ah, il y a des priorités dans la vie et décidément, le sport ne doit naturellement pas faire partie des miennes.

Les passagers se précipitent dans les couloirs et escaliers, harnachés de jumelles et appareils photos.

Ça grouille et on ressent l'excitation matinale.

Enfin le Pont 6, j'ouvre la porte menant à l'extérieur et le voilà sur ma gauche, grand, majestueux, d'un blanc pur, seul au monde, mon premier iceberg avant la péninsule Antarctique.

Un moment de grâce me traverse.

Le bateau glisse à 15 nœuds comme sur un tapis roulant et les stabilisateurs nous offrent un confort incroyable.

Mais où est mon chéri ?

Vite, me dis-je en moi-même : « j'aimerais tant que tu le vois aussi et que tu arrives à temps ».

Ouahhh, c'est si beau, tout le monde est émerveillé, les couleurs, ce froid pénétrant, ce vent qui fouette nos corps sans ménagement et là, il est là, juste en face de moi.

Ouf, Pat arrive à ce moment-là, il est le seul en short et t-shirt Douzaleur (veut-il faire de la pub à Mathieu sous ces latitudes ? Pas sûr qu'il y ait tant de prospects ici). Ce qui est certain, c'est qu'avec son look, il vole la vedette à l'iceberg, détournant les regards vers lui pour la photo insolite.

Nous contemplons en silence ce spectacle hors du temps, hors de nos repères, hors du connu.

Trois jours que nous naviguons jour et nuit sans voir la terre, quelques oiseaux nous accompagnent, 910 miles parcourus et il en reste encore 530 jusqu'en Géorgie du Sud.

Nous sommes mardi, le 6 novembre et allons débarquer jeudi.

Il fait 7 degrés à l'extérieur et la mer est à 9.

J'aime cette sensation de roulis, bercement qui me rappelle tant ma navigation sur notre ex voilier Klec.

J'avoue néanmoins que le confort à bord n'a rien à voir avec le voilier et qu'avec des creux de cinq mètres, le voyage était bien moins stable.

Chaque jour qui passe, l'équipage nous ajoute des accessoires.

Ça a commencé par le cadeau de la parka rouge, puis on nous a déposé un tapis absorbant devant la porte de la cabine, ensuite on a essayé des bottes en caoutchouc (à désinfecter systématiquement à la sortie et à l'entrée du navire), on a aspiré tous nos habits qu'on porterait à terre et surtout inspection à la loupe des velcros afin d'éviter à toute graine ou impureté de migrer en terre australe et vice-versa. Rien de non natif à l'Antarctique.

Nouvelle surprise ce matin : suspendus le long des rambardes en bois à un mètre d'intervalle et dans toutes les allées du navire, trônent des sachets à « vomito » (pour grand corps malade prêt à gerber).

Cela laisse présager d'excellentes nouvelles conditions de navigation qui risquent d'être, comment dire, un peu agitées.

Le vent forcit, les creux sont impressionnants et de plus en plus visibles alors que notre bateau compense par je ne sais quel miracle technologique. Je suis perplexe et si heureuse de pouvoir être témoin d'un tel miracle (pour moi).

Tandis que Pat s'aventure au théâtre Pont 4 pour un film sur l'explorateur Shackleton, je passe en cabine et me rendors jusqu'à midi. À 1 H, on se rejoint au Pont 2 pour déjeuner avec nos nouveaux amis parisiens Laurence et Nicolas car à ce niveau le bateau est plus stable. Beaucoup de passagers sont alités, « patchés » ou « mercalmés » (médicaments en pharmacie).

Au Pont 2, l'ambiance est feutrée et le service gastronomique. Notre serveur Nicolas (encore un), vient de Montpellier et pour sa première navigation se retrouve en Antarctique alors qu'il en rêvait. Chouette. Comme la vie est bien faite !

Mon regard ne cesse d'être attiré vers l'extérieur.

Je suis littéralement aspirée, hypnotisée.

J'observe comme une téléspectatrice, une scène dont je ne fais pas partie.

Comment est-ce possible ?

Il me semble être dans un train, oui, l'image me paraît être juste car on avance de manière assez linéaire et régulièrement ça tremble avec des petites secousses comme si c'était le changement des aiguillages.

Je regarde la baston.

Je suis si détachée alors qu'à l'extérieur, les vagues de six mètres viennent régulièrement frapper le hublot sans jamais faire bouger ni assiette, ni verre. Avec les mêmes conditions sur Klec, personne ne mangeait, c'est la guerre, on attendait que ça passe et si vraiment on avait trop faim, notre repas s'appelait « bolino ».

Jamais je n'aurais imaginé que l'on puisse être aussi confortable sur un bateau dans des conditions si extrêmes.

J'éprouve tant de gratitude d'être à bord du Ponant et de pouvoir vivre cette expérience de manière si confortable.

D'ailleurs, c'est assez rigolo car les passagers qui ne sont pas habitués à la voile ou au bateau, ne comprennent pas et pensent que ceci est la norme. Pour eux, tous les bateaux se comportent ainsi !!

La journée à bord est rythmée par les apéros, repas, conférences, différentes animations et jeux proposés à bord.

À 15 H, ce sera le naturaliste Alexandre (fauconnier à terre) dresseur de grands ducs qui ont même participé au tournage du film Harry Potter. Il nous parle des différentes espèces de manchots que nous allons découvrir à terre.

Cette conférence est très intéressante car elle nous éclairera sur la différence entre les manchots et les pingouins. Cependant, manchot en Anglais, se dit « penguin ».

Alors, la réponse :

Le pingouin se trouve au Pôle Nord et il vole alors que le manchot habite le Pôle Sud et ne vole pas.